

PROLOGUE

La cour de l'école maternelle est pleine à craquer. Le parterre de parents est impressionnant, du haut de ce modeste édifice que mon instituteur, M. Dubois appelle pompeusement *la grande scène*, mais qui n'est rien d'autre qu'une simple estrade assemblée à la va-vite pour l'occasion.

Les mains croisées, aussi sage qu'à mon habitude, je fredonne, entourée de mes camarades de classe, cette chanson que j'appréciais encore il y a quelques semaines, mais qui m'ennuie désormais profondément – M. Dubois étant peu friand d'improvisation, les longues répétitions ont eu raison de mon intérêt pour Gérard Lenorman.

« Je viens te chanter la ballade, la ballade des gens heureux... »

Les spectacles de M. Dubois sont toujours les plus réussis, tout le monde s'accorde à le dire. Alors en

cette fin d'année scolaire 1978-1979, en cet instant où sa réputation est en jeu, son visage trahit inévitablement son anxiété : sourires forcés, mimiques désapprobatrices adressées à ses élèves les plus tête en l'air.

La bande-son terminée, nos voix s'interrompent, le public applaudit. Tout le monde pense que notre petit numéro est terminé, et c'est bien là le génie de M. Dubois : le spectacle ne fait que commencer. À l'issue de cette première acclamation, notre instituteur demande à la régie d'un jour – Mme Galibert, la gardienne de l'école – de remettre en route le tourne-disque. La version instrumentale de la fameuse « balade » retentit, puis dans un ordre précis, chaque élève s'approche du micro pour réciter quelques lignes apparemment spontanées, mais en réalité dictées, apprises par cœur, répétées, corrigées.

Les parents, émus de voir leurs enfants s'exprimer pour la première fois devant un parterre d'adultes, sont heureux que M. Dubois les invite à se projeter vers le futur, *puisque'il n'est jamais trop tôt pour exprimer ses rêves.*

Déjà, Mathieu s'avance. Lorsqu'il énonce, avec le léger défaut de prononciation qui le caractérise, son souhait de devenir pompier *quand il sera plus grand*, des murmures d'admiration parcourent les rangées de spectateurs. Suivent Guillaume et son rêve militaire, Tristan et son projet de diriger une usine, puis Martin qui se verrait bien policier, quand Éloi opérerait pour la chirurgie.

Je viens tout juste de fêter mes six ans, mais je perçois déjà que quelque chose cloche, dans la mise en scène, les couleurs des costumes et les textes écrits par M. Dubois pour chaque enfant. À l'époque, je ne comprends pas bien ce qui se joue, mais je sais que ce que je suis censée dire ne me convient pas.

Mon père est assis dans l'assistance. Il me regarde parfois, mais il semble occupé à discuter avec une mère d'élève – une jolie rousse récemment divorcée que je croiserai bientôt chez moi en tenue légère, à l'heure du petit déjeuner.

Ce jour de kermesse est un souvenir lointain, alors je ne sais plus identifier la cause de *l'incident*. Le déclencheur est-il l'inattention de mon père ? L'absence lancinante de ma mère ? Ou bien la censure opérée par M. Dubois ? Toujours est-il qu'après avoir entendu Béatrice déclamer son envie de devenir secrétaire et Marion sa volonté d'embrasser une carrière d'esthéticienne, je ne me souviens plus de ce que je dois dire.

Quand j'avais exprimé mon rêve à M. Dubois, il m'avait observée d'un air contrit.

— Voyons Anna, c'est impossible pour une petite fille. Trouvons autre chose, veux-tu ?

Lorsque la musique s'arrête, je n'ai pas encore dit mon texte. Je suis censée clore la séquence, mais je suis comme paralysée face au micro. L'agacement se lit sur le visage de M. Dubois, qui m'invite à m'exprimer à grand renfort de gestes saccadés et mâchoires

crispées. Mme Galibert lui demande à voix basse si elle doit rejouer quelques mesures, mais il lui fait signe que non – Anna va dire son texte sans musique, et tout ira bien. M. Dubois me souffle même ma phrase, à deux reprises : « Quand je serai grande, je serai vendeuse en prêt-à-porter ».

Mais je ne veux pas être ce qu’il me souffle.

Ça n’est pas moi. Pas ce dont j’ai envie.

Le silence est total. Les spectateurs ont compris que mon mutisme est une effraction dans ce plan millimétré. Tous sont pendus à mes lèvres.

Mon père m’observe, lui aussi. Je vois d’abord passer une ombre dans son regard. Et puis ses yeux se mettent à briller, il hoche la tête et me sourit. Il m’encourage. Je me sens pousser des ailes.

Alors je prends une grande inspiration, et je décide de révéler cette ambition secrète, tapie au fond de moi. De lui donner corps, afin qu’elle se transforme, peut-être, un jour, en réalité.

— Quand je serai grande, je serai astronaute.

À l’époque, aucun Français n’a jamais effectué de vol spatial, et sur quatre-vingt-quatorze individus ayant obtenu ce privilège, une seule femme – une Russe. L’assistance pense assister à l’un de ces mots naïfs d’enfant, et puis cette note humoristique est une façon originale de conclure le spectacle. Alors le directeur de l’école émet un petit rire gêné, et tout le monde le suit, y compris un M. Dubois visiblement

furieux, mais qui pense à cet instant avoir sauvé les apparences.

C'était compter sans la voix fluette de Béatrice, revenue au micro sans que je m'en aperçoive.

— En vrai... moi je voudrais être footballeuse.

Béatrice gratifie l'assemblée d'un sourire édenté, puis passe le micro à Marion, qui « n'aime pas tellement le métier qu'on lui a demandé de dire » et qui se verrait plutôt inventer toutes sortes de machines électroniques. Puis à Églantine qui se préférerait pilote d'avion, et enfin à Mélanie, future présidente de la République.

Tandis que le public hésite sur la conduite à tenir et qu'un brouhaha ajoute à la confusion de l'instant, je cherche mon père du regard. Il me fixe intensément, et ce que je vois dans ses yeux, c'est une lueur éclatante de fierté.

Alors, debout au milieu des spectateurs, mon père se met à applaudir.

Il sourit, frappe furieusement dans ses mains, lance un premier « bravo ! », puis un deuxième... et sa ferveur contagieuse finit par entraîner une bonne partie des rangs de parents. Ce moment, inoubliable, reste la seule et unique *standing ovation* de ma vie.

L'année suivante, le directeur décida de bannir tout micro de la grande scène.

Et M. Dubois opta pour un spectacle de mime, particulièrement apprécié.